



FREIDA
McFADDEN

**LA FEMME
DE MÉNAGE**

Elle connaît vos secrets.
Découvrez les siens.



La femme de ménage

FREIDA McFADDEN

La femme de ménage

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Karine Forestier



TITRE ORIGINAL
The Housemaid

ÉDITEUR ORIGINAL
Storyfire Ltd, une marque de Bookouture, Grande-Bretagne

© Freida McFadden, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© City Editions, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Si je quitte cette maison, ce sera menottes aux poignets.

J'aurais dû m'enfuir quand j'en ai eu l'occasion. À présent, ma chance est passée. Maintenant que les policiers sont dans la maison et qu'ils ont découvert ce qu'il y a en haut, il n'y a plus de retour en arrière possible.

Ils sont à environ cinq secondes de me lire mes droits. Je ne sais pas trop pourquoi ils ne l'ont pas encore fait. Peut-être qu'ils espèrent me piéger, que je leur dise quelque chose que je ne devrais pas.

Bonne chance, les gars !

Le flic aux cheveux noirs parsemés de gris est assis sur le canapé à côté de moi. Il déplace sa carcasse trapue sur le cuir italien caramel brûlé. Je me demande quel genre de canapé il a chez lui. C'est sûr que le sien ne coûte pas autant que celui-ci. Probablement un truc d'une couleur naze, genre orange, couvert de peaux de bête, et plein de petites déchirures au niveau des coutures. Je me demande s'il pense au canapé qui l'attend chez lui et s'il se dit qu'il aimerait en avoir un comme ça.

Ou, plus probablement, s'il pense au cadavre, là-haut dans le grenier.

— Bon, on va recommencer depuis le début, dit le flic avec son accent new-yorkais.

Il m'a dit son nom plus tôt, mais il m'est sorti de la tête. Les officiers de police devraient porter un badge rouge vif avec leur nom dessus. Comment on est censé se souvenir de leur nom, sans ça, dans une situation de stress élevé ? Il est inspecteur, je crois.

— Quand avez-vous trouvé le corps ?

Je réfléchis : est-ce que le moment ne serait pas venu de réclamer un avocat ? Ils ne sont pas censés m'en fournir un ? Je suis rouillée en matière de procédure.

— Il y a environ une heure, réponds-je.

— Pourquoi y êtes-vous montée à la base ?

Je pince les lèvres.

— Je vous l'ai dit. J'ai entendu un bruit.

— Et... ?

L'officier se penche en avant, les yeux écarquillés. Il a le menton ombré d'un début de barbe rêche, à croire qu'il a omis de se raser ce matin. Sa langue sort légèrement d'entre ses lèvres. Je ne suis pas stupide, je sais exactement ce qu'il veut m'entendre répondre.

C'est moi. Je suis coupable. Arrêtez-moi.

Au lieu de quoi, je m'adosse au canapé.

— C'est tout. C'est tout ce que je sais.

La déception se lit sur le visage de l'officier. Il serre la mâchoire en pensant aux preuves qui ont été trouvées jusqu'à présent dans cette maison. Il se demande s'il a assez d'éléments pour me passer ces menottes aux poignets. Il n'est pas sûr. S'il en était sûr, il l'aurait déjà fait.

— Eh, Connors !

C'est la voix d'un autre policier. Le contact visuel est rompu, je lève les yeux vers le sommet de l'escalier. L'autre flic, beaucoup plus jeune, se tient là-haut, ses longues mains agrippées à la rampe. Son visage lisse est blême.

— Connors, répète le plus jeune. Faut que tu montes ici... maintenant. Faut que tu voies ça. (Même d'en bas, je vois bouger sa pomme d'Adam.) Tu ne vas pas le croire.

PARTIE I

TROIS MOIS PLUS TÔT

1

Millie

— Parlez-moi de vous, Millie.

Nina Winchester se penche en avant sur son canapé de cuir couleur caramel, les jambes croisées pour révéler un infime soupçon de genoux sous sa jupe en soie blanche. Je ne m’y connais pas beaucoup en marques, mais il est évident que tout ce que porte Nina Winchester est douloureusement cher. Son chemisier crème me donne envie de tendre la main pour toucher le tissu. Inutile de dire qu’un geste pareil anéantirait toutes mes chances d’être embauchée.

Pour être honnête, je n’ai aucune chance d’être embauchée de toute façon.

— Eh bien... je commence, choisissant soigneusement mes mots. (Car en dépit des rejets à répétition, j’y crois encore.) J’ai grandi à Brooklyn. J’ai exercé beaucoup d’emplois de ménage, comme vous pouvez le voir sur mon CV. (Mon CV soigneusement adapté.) Et j’adore les enfants. Et aussi... (Je jette un coup d’œil à la ronde, à la recherche d’un jouet à mâcher pour chien ou d’une litière pour chat.) J’aime aussi les animaux de compagnie... ?

L'annonce en ligne pour l'emploi de femme de ménage ne mentionnait pas d'animaux. Mais on n'est jamais trop prudent. Qui n'apprécie pas un amoureux des animaux ?

— Brooklyn ! s'exclame Mme Winchester, radiieuse. J'ai grandi à Brooklyn, moi aussi. Nous sommes pratiquement voisines !

— Absolument ! je confirme, même si rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité.

Il y a beaucoup de quartiers convoités à Brooklyn, où il faut déboursier un bras et une jambe pour une minuscule maison de ville. Ce n'est pas là que j'ai grandi. Nina Winchester et moi, on n'a rien en commun, mais si elle veut croire qu'on est voisines, je vais me faire un plaisir d'abonder dans son sens.

Mme Winchester coince une mèche de cheveux blond doré brillants derrière son oreille. Elle les porte au ras de la mâchoire, une coupe à la mode qui camoufle son double menton. Elle a la trentaine bien tassée et avec une autre coiffure et d'autres vêtements, elle serait très ordinaire, physiquement. Mais elle a utilisé sa fortune considérable pour tirer le meilleur parti de ce qu'elle a et, ma foi, je ne peux pas dire que je ne respecte pas la démarche.

Côté look, j'ai pris la direction opposée : j'ai beau avoir dans les dix ans de moins que la femme assise en face de moi, je ne veux pas qu'elle se sente menacée par ma personne. Alors, pour mon entretien, j'ai choisi une longue jupe en laine épaisse, achetée dans une friperie, et un chemisier blanc en polyester avec des manches bouffantes. Mes cheveux blond cendré sont attachés en arrière dans un chignon sévère. J'ai même investi dans une paire de lunettes en écaille de tortue aussi surdimensionnées qu'inutiles. Le look professionnel et absolument pas sexy.

— Donc, le travail, reprend-elle. Ce sera surtout du ménage et un peu de cuisine, si vous êtes à la hauteur. Êtes-vous bonne cuisinière, Millie ?

— Oui. (Mes talents culinaires sont la seule chose sur mon CV à n'être pas un mensonge.) Je suis une excellente cuisinière.

Ses yeux bleu pâle s'illuminent.

— C'est merveilleux ! Honnêtement, nous ne mangeons presque jamais un bon repas fait maison, pouffe-t-elle. Qui a le temps ?

Je ravale toute forme de réponse qui pourrait passer pour un jugement. Nina Winchester ne travaille pas, elle n'a qu'un enfant, qui est à l'école toute la journée, et elle embauche quelqu'un pour faire le ménage à sa place. J'ai même vu dans son immense jardin devant la maison un homme en train de s'occuper du jardinage. Comment est-il possible qu'elle n'ait pas le temps de cuisiner un repas pour sa petite famille ?

Je ne devrais pas la juger. Je ne sais rien de sa vie. Ce n'est pas parce qu'elle est riche qu'elle est gâtée.

N'empêche, si je devais parier cent dollars dans un sens ou dans l'autre, je parierais que Nina Winchester est pourrie gâtée.

— Et nous aurons besoin d'une aide occasionnelle pour Cecelia aussi, ajoute Mme Winchester. Pour l'emmener à ses leçons de l'après-midi ou chez ses amies, par exemple. Vous avez une voiture, n'est-ce pas ?

Sa question me fait presque rire. Oui, j'ai une voiture – c'est tout ce que j'ai, d'ailleurs. Ma Nissan de dix ans d'âge dépare dans la rue devant sa maison, et c'est là que je vis actuellement. Tout ce que je possède est enfermé dans le coffre de cette voiture. Depuis un mois, je dors sur la banquette arrière.

Quand on a passé un mois à vivre dans sa voiture, on prend conscience de l'importance de certaines petites choses de la vie. Les toilettes. Un évier. Pouvoir allonger les jambes quand on dort. Ce dernier avantage est celui qui me manque le plus.

— Oui, j'ai une voiture, je confirme.

Mme Winchester tape dans ses mains.

— Excellent ! Je vous fournirai un siège auto pour Cecelia, bien sûr. Elle a juste besoin d'un rehausseur. Elle n'a pas tout à fait le poids et la taille idoines qui lui permettraient de voyager sans, pour le moment. L'Académie de pédiatrie recommande...

Pendant que Nina Winchester piaille sur la taille et le poids requis quand on veut utiliser un siège auto, j'en profite pour balayer le salon du regard. L'ameublement est ultra-moderne, avec le plus grand téléviseur à écran plat que j'ai jamais vu qui, j'en suis sûre, est haute définition et doté de haut-parleurs *surround* intégrés dans chaque recoin de la pièce pour une expérience d'écoute optimale. Dans l'angle du salon, il y a ce qui semble être une cheminée en état de marche, dont le manteau est orné de photos des Winchester en voyage aux quatre coins du monde. Quand je lève les yeux, le plafond follement haut brille des mille feux d'un lustre étincelant.

— Vous ne pensez pas, Millie ? dit Mme Winchester.

Je cligne des yeux. J'essaie de rembobiner ma mémoire et d'en déduire ce qu'elle vient de me demander. Impossible.

— Oui ? je tente.

Ce à quoi je viens d'opiner la rend manifestement très heureuse.

— Je suis ravie que vous soyez de cet avis.

— Absolument, renchéris-je, plus fermement cette fois.

Elle décroise et recroise ses jambes un peu trapues.

— Et bien sûr, poursuit-elle, il y a la question de vos défraiements. Vous avez vu la proposition dans mon annonce, n'est-ce pas ? Est-ce acceptable pour vous ?

Je déglutis. Le chiffre indiqué dans l'annonce est plus qu'acceptable. Si j'étais un personnage de dessin animé, des signes « dollars » seraient apparus dans chacun de mes globes oculaires lorsque j'ai lu cette annonce. Mais c'est aussi l'argent qui a failli m'empêcher de postuler : une personne offrant un tel salaire et vivant dans une maison comme celle-ci n'envisagerait jamais d'embaucher quelqu'un comme moi.

— Oui, je m'étrangle. C'est bon.

Elle arque un sourcil.

— Et vous savez que c'est un travail qui vous oblige à vivre à domicile, n'est-ce pas ?

Est-ce qu'elle me demande si je suis d'accord pour quitter la splendeur de la banquette arrière de ma Nissan ?

— Bien sûr. Je le sais.

— Fabuleux ! (Elle tire sur le bas de sa jupe et se lève.) Je vous fais la grande visite, alors ? Histoire que vous voyiez dans quoi vous vous embarquez ?

Je me lève aussi. Avec ses talons, Mme Winchester ne me dépasse que de quelques centimètres, moi qui suis à plat, et pourtant j'ai l'impression qu'elle est beaucoup plus grande.

— Génial !

Elle me guide à travers la maison en m'abreuvant de détails minutieux, au point que j'ai peur

de m'être trompée d'annonce et qu'elle ne soit un agent immobilier qui me prend pour une acheteuse potentielle. C'est une belle maison. Si j'avais quatre ou cinq millions de dollars en poche, je l'achèterais. En plus du rez-de-chaussée comportant le gigantesque salon et la cuisine récemment rénovée, l'étage de la maison abrite la chambre parentale des Winchester, la chambre de sa fille Cecelia, le bureau de M. Winchester et une chambre d'amis qui pourrait sortir tout droit du meilleur hôtel de Manhattan. Elle marque une pause théâtrale devant la porte suivante.

— Et voici... (Elle ouvre la porte en grand.) Notre home cinéma !

Une véritable salle de cinéma à l'intérieur de leur maison, en plus de la télévision surdimensionnée du bas. Cette pièce a plusieurs rangées de sièges façon stade, face à un écran qui va du sol au plafond. Il y a même une machine à pop-corn dans le coin.

Au bout de quelques secondes, je remarque que Mme Winchester me regarde, attendant une réaction.

— Waouh ! dis-je avec ce que j'espère être l'enthousiasme idoine.

Elle frissonne de plaisir.

— N'est-ce pas merveilleux ? Et nous avons une vidéothèque entière de films parmi lesquels choisir. Bien sûr, nous avons aussi toutes les chaînes habituelles ainsi que des services de streaming.

— Bien sûr.

Après avoir quitté cette pièce, nous arrivons à une dernière porte au bout du couloir. Nina s'arrête, la main au-dessus de la poignée.

— Serait-ce ma chambre ? je demande.

— En quelque sorte...

Elle tourne la poignée, qui grince bruyamment. Je ne peux m'empêcher de remarquer que le bois de cette porte est beaucoup plus épais que celui des autres. L'ouverture me révèle une cage d'escalier plongée dans la pénombre.

— Votre chambre est à l'étage. Nous avons aménagé le grenier.

Cet escalier sombre et étroit est moins glamour que le reste de la maison – et ça les tuerait de mettre une ampoule électrique ? – mais bien sûr, je ne suis que l'employée. Je ne m'attendais quand même pas à ce qu'elle dépense autant d'argent pour ma chambre que pour le home cinéma.

En haut des marches se trouve un petit couloir étroit. Contrairement au premier étage de la maison, le plafond est dangereusement bas ici. Je ne suis pas grande, pas du tout, pourtant j'ai presque l'impression de devoir me baisser.

— Vous auriez votre propre salle de bains, annonce-t-elle en désignant du menton une porte sur la gauche. Et ici, ce serait votre chambre.

Elle ouvre la dernière porte en grand. Il fait complètement noir à l'intérieur, jusqu'à ce qu'elle tire sur une corde : la pièce s'illumine.

Une chambre minuscule. Il n'y a pas d'autre façon de la qualifier. Non seulement cela, mais le plafond est incliné, comme le toit de la maison, si bien que le côté opposé m'arrive à peu près à la taille. Au lieu de l'énorme lit king size de la chambre principale des Winchester, avec son armoire et sa table de toilette en châtaignier, cette pièce contient un petit lit de camp une place, une bibliothèque à mi-hauteur et une petite commode, le tout éclairé par deux ampoules nues suspendues au plafond.

Bref, la chambre est modeste, mais ça ne me dérange pas. Si elle était trop jolie, ça me conforterait dans l'idée que je n'ai aucune chance de décrocher ce travail. Le fait que cette pièce soit un peu merdique signifie que les critères de Mme Winchester sont peut-être assez bas pour que j'aie une toute, toute petite chance.

Seulement, il y a quelque chose d'autre dans cette pièce. Quelque chose qui me dérange.

— Désolée, c'est petit, commente Mme Winchester, les sourcils froncés. Mais vous aurez beaucoup d'intimité ici.

Je me dirige vers l'unique fenêtre. Comme la pièce, elle est minuscule. À peine plus grande que ma main. Et elle donne sur un jardin. Il y a un paysagiste en bas, le même gars que j'ai vu à l'avant, en train de tailler une haie avec un immense sécateur.

— Alors qu'en pensez-vous, Millie ? Elle vous plaît ?

Je me détourne de la fenêtre pour regarder le visage souriant de Mme Winchester. Je n'arrive toujours pas à mettre le doigt sur ce qui me chiffonne. Ce quelque chose dans cette pièce qui noue une petite boule de terreur au creux de mon ventre.

C'est peut-être la fenêtre. Qui donne sur l'arrière de la maison. Si j'avais un problème et que j'essayais d'attirer l'attention de quelqu'un, personne ne pourrait me voir d'ici. Je pourrais crier et hurler autant que je voudrais, personne n'entendrait.

Mais de qui je me moque ? J'aurais de la chance de vivre dans cette pièce. Avec ma propre salle de bains et un vrai lit où je pourrais allonger mes jambes. Ce tout petit lit a l'air super, comparé à ma voiture, tellement confortable que je pourrais en pleurer.

— C'est parfait.

Mme Winchester semble archi-ravie de ma réponse. Elle me précède dans la cage d'escalier sombre jusqu'au premier étage de la maison et, quand j'arrive sur le palier, je laisse échapper un souffle que je n'avais pas conscience de retenir. Il y avait quelque chose dans cette pièce, quelque chose de très effrayant, mais si je réussis à décrocher ce travail, je passerai outre. Facilement.

Mes épaules se détendent enfin et mes lèvres sont en train de former une autre question quand j'entends une voix derrière nous :

— Maman ?

Je m'arrête net et me retourne, pour voir une petite fille dans le couloir. Elle a les mêmes yeux bleu clair que Nina Winchester, de quelques tons plus pâles encore, et ses cheveux sont si blonds qu'ils en sont presque blancs. Elle porte une robe bleue très claire ornée de dentelle blanche. Et elle me dévisage comme si elle pouvait voir à travers moi. Jusqu'à mon âme.

Vous voyez, ces films sur les cultes louches, genre, des enfants qui lisent dans les pensées, qui adorent le diable ou qui vivent dans les champs de maïs ? Eh bien, si on faisait un casting pour un de ces films, cette gamine décrocherait le rôle. On n'aurait même pas à l'auditioner. Un coup d'œil et on dirait : « Oui, tu es la fille flippante numéro trois. »

— Cece ! s'exclame Mme Winchester. Tu es déjà de retour de ton cours de danse ?

La fillette hoche lentement la tête.

— La mère de Bella m'a déposée.

Mme Winchester entoure de ses bras les maigres épaules de sa fille, mais l'expression de la gamine ne change pas d'un iota et ses yeux bleu pâle ne

quittent pas mon visage. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas chez moi, pour que j'aie peur de me faire assassiner par cette fillette de neuf ans ?

— Voici Millie, dit Mme Winchester à sa fille. Millie, voici ma fille, Cecelia.

Les yeux de la petite Cecelia sont deux petites piscines océaniques.

— Enchantée de vous rencontrer, Millie, dit-elle poliment.

J'estime au moins à vingt-cinq pour cent les chances qu'elle me tue dans mon sommeil si j'obtiens ce job. Et je le veux quand même.

Mme Winchester embrasse sa fille sur le haut de sa tête blonde, puis la petite détale dans sa chambre. Elle a sans doute une maison de poupées bien cauchemardesque là-dedans, où les poupées s'animent la nuit. C'est peut-être l'une d'elles qui me tuera.

OK, je suis ridicule. Cette petite fille est probablement extrêmement gentille. Ce n'est pas sa faute si on l'habille en fantôme d'enfant victorien qui fait flipper. Et puis, j'aime les enfants, en général. Non que j'aie beaucoup interagi avec eux au cours de la dernière décennie, notez.

Une fois qu'on est redescendues, je me détends. Mme Winchester est gentille et assez normale – pour une dame aussi riche – et pendant qu'elle me parle de la maison, de sa fille et de son travail, je ne l'écoute que vaguement. Tout ce que je sais, c'est que ce serait un endroit trop chouette où travailler. Je donnerais mon bras droit pour avoir ce job.

— Vous avez des questions, Millie ? me demande-t-elle.

Je secoue la tête.

— Non, madame Winchester.

Elle fait claquer sa langue.

— S'il vous plaît, appelez-moi Nina. Si vous travaillez ici, je me sentirais trop bête de vous entendre m'appeler « madame Winchester ». (Elle rit.) Comme si j'étais une sorte de vieille dame riche.

— Merci... Nina.

Son visage s'illumine – enfin, si ça se trouve, c'est dû aux algues ou aux épiluchures de concombre ou allez savoir ce que les gens riches s'appliquent sur le visage. Nina Winchester est le genre de femme qui va régulièrement se faire papouiller au spa.

— J'ai un bon pressentiment, Millie. Vraiment.

Difficile de ne pas me laisser contaminer par son enthousiasme. Difficile de ne pas ressentir cette pointe d'espoir quand elle serre ma paume rugueuse dans la sienne, douce comme de la peau de bébé. Je veux croire que, dans les prochains jours, je recevrai de Nina Winchester un appel m'offrant la chance de venir travailler chez elle et de quitter définitivement la Casa Nissan. J'ai tellement envie d'y croire.

Mais quoi que je puisse dire d'autre sur Nina, ce n'est pas une idiote. Elle ne va pas embaucher une femme pour travailler et vivre chez elle, s'occuper de son enfant, sans faire un minimum de vérifications de ses antécédents. Et une fois qu'elle les aura faites...

Je ravale une boule dans ma gorge.

Nina Winchester m'octroie un chaleureux « au revoir » à la porte d'entrée.

— Merci beaucoup d'être venue, Millie, dit-elle, tendant la main pour serrer la mienne une fois de plus. Je vous promets que vous aurez de mes nouvelles bientôt.

Je n'en aurai pas. C'est la dernière fois que je mets les pieds dans cette magnifique maison. Je n'aurais jamais dû venir ici de toute façon. J'aurais dû me

cantonner à un travail que j'aurais eu une chance de décrocher, au lieu de nous faire perdre notre temps, à elle et à moi. Peut-être quelque chose dans l'industrie de la restauration rapide.

Le paysagiste que j'ai vu par la fenêtre du grenier est de retour sur la pelouse de devant. Il est toujours muni de son sécateur géant et il taille une des haies juste devant la maison. C'est un grand bonhomme, dont le tee-shirt ne cache rien de ses muscles impressionnants et à peine les tatouages sur le haut de ses bras. Il ajuste sa casquette de baseball et ses yeux sombres, sombres, se lèvent brièvement des pinces pour rencontrer les miens de l'autre côté de la pelouse.

Je lève la main en signe de salutation.

— Salut, je lance.

L'homme me dévisage. Il ne dit pas bonjour. Il ne dit pas : « Arrêtez de piétiner mes fleurs. » Il me fixe.

— Ravi de te rencontrer aussi, je murmure tout bas.

Je franchis le portail électronique qui clôt la propriété et regagne sans grande envie ma voiture/maison. Je me retourne une dernière fois pour regarder le paysagiste dans la cour, qui me fixe toujours. Il y a dans son expression quelque chose qui me fait froid dans le dos. Puis il secoue la tête, presque imperceptiblement. Presque comme s'il essayait de me mettre en garde.

Mais il n'ouvre pas la bouche.

2

Lorsqu'on vit dans sa voiture, on est obligé de faire au plus simple.

On n'accueille pas de grands rassemblements, d'une part. Pas de soirées vin et fromage, pas de soirées poker. Jusque-là, pas de souci, vu que je n'ai personne à voir. Plus problématique : trouver où prendre une douche. Trois jours après avoir été expulsée de mon studio, soit trois semaines après avoir été virée de mon travail, j'ai découvert une aire de repos avec des douches. J'en ai presque pleuré de joie. OK, les douches offrent très peu d'intimité et sentent légèrement les sanitaires, mais au point où j'en étais, je n'avais qu'une envie : être propre.

Là, je prends mon déjeuner sur le siège arrière de la voiture. J'ai une plaque chauffante que je peux brancher sur l'allume-cigare, mais je la réserve aux occasions spéciales et le reste du temps, je mange surtout des sandwichs. Des tas et des tas de sandwichs. J'ai une glacière où je stocke la charcuterie et le fromage et j'ai une miche de pain blanc – quatre-vingt-dix-neuf cents au supermarché. Et puis des snacks, bien sûr. Des sachets de chips. Des crackers

avec du beurre de cacahuète. Des Twinkies. Côté malbouffe, les possibilités sont infinies.

Aujourd'hui, c'est jambon et fromage américain, avec une cuillerée de mayonnaise. À chaque bouchée, j'essaie de ne pas penser à quel point j'en ai marre des sandwiches.

J'ai réussi à avaler la moitié de mon jambon-fromage quand mon téléphone sonne dans ma poche. J'ai un de ces téléphones à clapet prépayés que les gens n'utilisent que s'ils sont sur le point de commettre un crime ou s'ils sont revenus quinze ans dans le passé. Mais j'ai besoin d'un téléphone et c'est tout ce que je peux me permettre.

— Wilhelmina Calloway ? dit une voix sèche, une voix de femme à l'autre bout du fil.

Je grimace en entendant mon nom complet. Wilhelmina était la mère de mon père, qui est morte depuis longtemps. Je ne sais pas quel genre de psychopathe appelle son enfant Wilhelmina, mais je ne parle plus à mes parents (qui ne me parlent plus non plus), donc c'est un peu tard pour leur poser la question. Quoi qu'il en soit, on m'a toujours appelée simplement Millie, et j'essaie de corriger les gens aussi vite que possible. Seulement là, j'ai l'impression que la personne qui m'appelle n'est pas quelqu'un avec qui je vais échanger nos prénoms de sitôt.

— Oui... ?

— Mademoiselle Calloway, dit la femme, Donna Stanton, de Munch Burgers, à l'appareil.

Ah oui. Munch Burgers – le fast-food grassex qui m'a accordé un entretien il y a quelques jours. Pour faire cuire des hamburgers ou bien tenir la caisse enregistreuse. Mais si je travaillais dur, il y avait des possibilités d'avancement. Et encore

mieux, la possibilité de gagner assez d'argent pour quitter ma voiture.

Bien sûr, le travail que j'aurais vraiment aimé décrocher, c'était chez les Winchester. Mais ça fait une semaine entière que j'ai vu Nina Winchester. On peut donc dire, sans trop de risques de se tromper, que je n'ai pas eu le job de mes rêves.

— Je voulais juste vous faire savoir, poursuit Mme Stanton, que nous avons déjà pourvu le poste chez Munch Burgers. Mais nous vous souhaitons bonne chance dans votre recherche d'emploi.

Le jambon et le fromage américain s'agitent dans mon estomac. J'avais lu en ligne que chez Munch Burgers, ils n'étaient pas très regardants en matière d'embauche. Que même si j'avais un casier, j'aurais peut-être une chance. C'est le dernier entretien que j'ai réussi à décrocher, depuis que Mme Winchester ne m'a pas rappelée... je suis aux abois. Je ne peux pas avaler un sandwich de plus dans ma voiture. *Je ne peux pas.*

— Madame Stanton, m'entends-je lâcher, je me demandais si vous auriez un poste dans un autre endroit. Je suis une travailleuse acharnée. Je suis très fiable. J'ai toujours...

J'arrête de parler. Elle a déjà raccroché.

Je serre mon sandwich dans ma main droite et mon téléphone dans la gauche. C'est sans espoir. Personne ne veut m'embaucher. Tous les employeurs potentiels me considèrent exactement de la même manière. Tout ce que je demande, moi, c'est un nouveau départ. Je travaillerai comme une folle s'il le faut. Je ferai n'importe quoi.

Je retiens mes larmes, même si je ne sais pas pourquoi je cherche à garder la face. Personne ne me verra pleurer sur la banquette arrière de ma

Nissan. Il n'y a plus personne qui se soucie de moi. Mes parents m'ont éjectée de leur vie voilà plus de dix ans.

Mon téléphone sonne à nouveau, qui me tire de ma séance d'auto-apitoiement. Je m'essuie les yeux du revers de la main et clique sur le bouton vert pour prendre l'appel.

— Allô ? je croasse.

— Allô ? C'est Millie ?

La voix me semble vaguement familière. Je plaque le téléphone fort contre mon oreille, le cœur battant.

— Oui...

— C'est Nina Winchester. Vous avez passé un entretien avec moi, la semaine dernière.

— Oh.

Je me mords la lèvre inférieure. Fort. Pourquoi est-ce qu'elle me rappelle maintenant ? J'étais partie du principe qu'elle avait déjà engagé quelqu'un et décidé de ne pas m'en informer.

— Oui, bien sûr.

— Alors voilà, si vous êtes intéressée, nous serions ravis de vous offrir le poste.

Je sens dans ma tête un afflux de sang qui me donne presque le vertige. *Nous serions ravis de vous offrir le poste.* Elle est sérieuse ? Il était concevable que Munch Burgers m'embauche, mais carrément impossible qu'une femme comme Nina Winchester puisse m'inviter chez elle. Pour y vivre.

Est-il possible qu'elle n'ait pas vérifié mes références ? Qu'elle n'ait pas examiné mes antécédents ? Peut-être qu'elle est tellement « débordée » qu'elle n'en a pas eu le temps. Peut-être qu'elle est de ces femmes qui s'enorgueillissent de leur instinct.

— Millie ? Vous êtes là ?

Je me rends compte que je suis complètement silencieuse depuis un moment. C'est dire à quel point je suis abasourdie.

— Oui. Je suis là.

— Alors, êtes-vous intéressée par le poste ?

— Oui. (J'essaie de ne pas paraître trop ridicule à force d'enthousiasme.) Oui, absolument. J'adorerais travailler pour vous.

— Travailler *avec* moi, me corrige Nina.

Je laisse échapper un rire étranglé.

— Oui. Bien sûr.

— Bon, quand pouvez-vous commencer ?

— Euh, quand souhaitez-vous que je commence ?

— Le plus vite possible !

Je suis jalouse du rire naturel de Nina, qui sonne si différemment du mien. Si seulement je pouvais claquer des doigts et échanger ma place avec la sienne.

— On a une tonne de linge à plier !

Je déglutis.

— Pourquoi pas demain ?

— Ce serait merveilleux ! Mais vous n'avez pas besoin de temps pour déménager vos affaires ?

Je ne veux pas lui dire que tout ce que je possède est déjà dans le coffre de ma voiture.

— Je suis une déménageuse rapide.

Elle rit encore.

— J'aime votre esprit, Millie. J'ai déjà hâte de vous avoir ici.

Alors que Nina et moi échangeons des détails sur la journée de demain, je me demande si elle ressentirait la même chaleur à mon égard en apprenant que j'ai passé les dix dernières années de ma vie en prison.

Quand j'arrive à la maison des Winchester le lendemain matin, Nina a déjà déposé Cecelia à l'école. Je me gare devant la clôture métallique qui entoure leur propriété. Je ne suis jamais allée dans une maison protégée par une clôture, sans même parler d'y vivre. Mais ce quartier chic de Long Island semble n'avoir que des maisons ainsi protégées derrière des portails de ce genre. Compte tenu du faible taux de criminalité par ici, ça me semble un poil exagéré, mais qui suis-je pour juger ? Toutes choses étant égales par ailleurs, si j'avais le choix entre une maison avec un portail et une maison sans portail, je choisirais aussi le portail.

Lequel portail était justement ouvert quand je suis arrivée la dernière fois, mais aujourd'hui il est fermé. Verrouillé, apparemment. Je reste plantée devant pendant un moment, mes deux sacs de voyage à mes pieds, à tâcher de trouver le moyen d'entrer. Je ne vois pas de sonnette ou d'interphone, *a priori*. Mais le jardinier est de nouveau sur la propriété, accroupi par terre, une pelle à la main.

— Excusez-moi ! je crie.

L'homme me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, avant de se remettre à creuser. Sympa, vraiment.

— Excusez-moi ! je répète, assez fort pour qu'il ne puisse pas faire autrement que réagir.

Cette fois, il se lève lentement, très lentement. Et sans plus se presser, il traverse l'immense pelouse vers le portail d'entrée. Il retire ses épais gants de caoutchouc et hausse les sourcils à mon intention.

— Salut ! je lance, en essayant de masquer mon agacement. Mon nom est Millie Calloway, c'est mon premier jour de travail ici. J'essaie d'entrer, parce que Mme Winchester m'attend.

Pas un mot. De l'autre côté de la cour, je n'avais remarqué que sa stature – il est grand, au moins une tête de plus que moi, avec des biceps de la taille de mes cuisses –, mais de près, je me rends compte qu'il est aussi plutôt sexy. Il a l'air d'avoir la trentaine, d'épais cheveux noir de jais, humides à cause de l'effort, la peau mate et un physique robuste, au bon sens du terme. Mais le plus frappant, ce sont ses yeux, très noirs – si noirs que je ne peux pas distinguer la pupille de l'iris. Quelque chose dans ce regard me fait reculer d'un pas.

— Donc, euh, vous pouvez m'aider ? j'insiste.

L'homme ouvre enfin la bouche. Je m'attends à ce qu'il me dise d'aller me faire voir ou de lui montrer une pièce d'identité, au lieu de quoi, il se met à me débiter des phrases dans un italien rapide. Du moins, je pense que c'est de l'italien. Non que je connaisse un traître mot de cette langue, mais j'ai vu un film italien sous-titré une fois, et ça ressemblait à ça.

— Oh, dis-je quand il termine son monologue. Donc, hum... pas anglais ?

— Anglais ? répète-t-il d'une voix à l'accent si fort que la réponse est évidente. Non. Pas anglais.

Super. Je m'éclaircis la voix, m'efforçant de trouver la meilleure façon d'exprimer ce que je dois lui dire.

— Donc je... (Je montre ma poitrine.) Je travaille. Pour Mme Winchester. (Je désigne la maison.) Et je dois entrer... à l'intérieur. (Maintenant je montre le verrou de la porte.) Entrer.

Il fronce les sourcils, mais ne bouge pas. Super.

Je suis sur le point de sortir mon téléphone et d'appeler Nina quand il passe sur le côté, appuie sur une sorte d'interrupteur, et les portes s'ouvrent, presque au ralenti.

Une fois qu'elles sont ouvertes, je prends un moment pour contempler la maison qui me tiendra lieu de domicile pour les semaines, les mois à venir. Elle comporte deux niveaux plus le grenier, et s'étend sur ce qui me semble faire à peu près la longueur d'un pâté d'immeubles à Brooklyn. Elle est d'un blanc presque aveuglant – peut-être peinte de frais – et d'une architecture que je dirais contemporaine, mais qu'est-ce que j'y connais ? Je sais juste que les gens qui vivent ici ont de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, apparemment.

Je vais pour ramasser l'un de mes sacs, mais avant que j'en aie le temps, le type les attrape tous les deux sans même grogner et me les porte jusqu'à l'entrée. Ces sacs sont très lourds – ils contiennent littéralement tout ce que je possède, à part ma voiture –, donc je suis reconnaissante qu'il se soit offert de s'en charger à ma place.

— *Gracias*, lui dis-je.

Il me jette un drôle de regard. Hmm, c'était peut-être de l'espagnol. Bon, tant pis.

Je montre ma poitrine.

— Millie, je lui indique.

— Millie, répète-t-il avec un hochement de tête qui semble signifier qu'il a compris, puis il désigne sa propre poitrine. Je suis Enzo.

— Ravie de vous rencontrer, réponds-je maladroitement, sachant qu'il ne me comprendra pas.

Mais bon sang, s'il vit ici et qu'il a un travail, il a dû apprendre un minimum d'anglais.

— *Piacere di conoscerti*, dit-il.

J'acquiesce sans piper mot. Ce n'est pas aujourd'hui que je ferai ami-amie avec le paysagiste.

— Millie, dit-il encore avec son fort accent italien. (Il a l'air d'avoir quelque chose à ajouter, mais de peiner, vu ses capacités linguistiques.) Tu...

Il siffle un mot en italien, mais dès que nous entendons la porte d'entrée se déverrouiller, Enzo se dépêche de retourner à l'endroit où il était accroupi dans le jardin et de s'affairer. J'ai à peine distingué le mot qu'il a dit. *Pericolo*. Si c'est bien de ça qu'il s'agit. Peut-être qu'il veut une boisson gazeuse. *Peri cola – avec un zeste de citron vert !*

— Millie !

Nina a l'air ravie de me voir. Tellement ravie qu'elle m'enlace et me serre dans ses bras.

— Je suis vraiment heureuse que vous ayez décidé d'accepter le poste. J'ai senti que le courant passait, entre vous et moi. Pas vrai ?

C'est ce que je pensais. Elle a eu une « intuition » me concernant, alors elle n'a pas pris la peine de faire des recherches. Maintenant, il me reste à faire en sorte de ne pas lui donner de raisons d'être déçue. Je dois être l'employée modèle.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Je ressens la même chose.

— Eh bien, entrez !

Nina m'attrape par le coude et me conduit dans la maison, sans se soucier du fait que je me débats avec mes deux bagages. Non que je me sois attendue à ce qu'elle m'aide. Ça ne lui serait même pas venu à l'esprit.

Je ne peux m'empêcher de remarquer en entrant que la maison est très différente de la première fois que je l'ai vue. *Très* différente. Quand je suis venue pour l'entretien, tout était immaculé, j'aurais pu manger sur n'importe quelle surface de la pièce. Aujourd'hui, c'est une vraie porcherie. Sur la table basse en face du canapé, six tasses avec des quantités variables de différents liquides poisseux, une dizaine de journaux et magazines froissés et une boîte à pizza cabossée. Des vêtements et des détritrus éparpillés dans le salon et sur la table à manger, les restes du dîner d'hier soir.

— Comme vous pouvez le voir, dit Nina, il était temps que vous arriviez !

Donc Nina Winchester est une flemmarde, c'est ça, son secret. Ça va me prendre des heures pour remettre cet endroit dans un état convenable. Peut-être des jours. Mais pas de problème, ça me démangeait de faire un bon travail, honnête et dur. Et j'aime bien qu'elle ait besoin de moi. Si je peux me rendre indispensable, elle aura plus de mal à me virer si elle découvre – ou quand elle découvrira – la vérité.

— Laissez-moi juste ranger mes sacs, lui dis-je. Et ensuite je m'attaquerai au nettoyage de la maison tout entière.

Nina laisse échapper un soupir joyeux.

— Vous êtes un miracle, Millie. Merci beaucoup. Aussi... (Elle attrape son sac à main sur le comptoir

de la cuisine et fouille à l'intérieur, pour finalement en sortir le tout dernier iPhone.) Je vous ai acheté ça. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que vous utilisiez un téléphone très obsolète. Si j'ai besoin de vous joindre, j'aimerais que vous ayez un moyen de communication fiable.

Je referme avec hésitation mes doigts autour de l'iPhone tout neuf.

— Waouh. C'est vraiment généreux de votre part, mais je n'ai pas les moyens de me payer un abon...

Elle agite la main.

— Je vous ai ajouté à notre abonnement familial. Ça ne coûte presque rien.

Presque rien ? J'ai l'impression que sa définition de ces deux mots est très différente de la mienne.

Avant que je puisse protester davantage, un bruit de pas retentit derrière moi. Je me retourne : un homme en costume gris descend les marches. En me voyant dans le salon, il s'arrête net au pied de l'escalier, comme s'il était choqué par ma présence. Ses yeux s'arrondissent encore quand il remarque mes bagages.

— Andy ! s'écrie Nina. Viens, que je te présente Millie !

Ce doit être Andrew Winchester. Quand j'ai cherché la famille Winchester sur Google, j'ai failli perdre les yeux en découvrant la valeur nette de cet homme. Genre les yeux exorbités avec des symboles « dollars » dedans. Le home cinéma et la clôture entourant la propriété ont pris tout leur sens. C'est un homme d'affaires, qui a repris la société florissante de son père et doublé les bénéfices depuis. En revanche, il est évident, d'après son expression surprise, qu'il laisse le soin à sa femme de s'occuper de la plupart des affaires de la maison,

et elle a apparemment omis de l'informer qu'elle avait embauché une femme de ménage à demeure.

— Bonjour... (M. Winchester entre dans le salon, les sourcils froncés.) Millie, c'est ça ? Je suis désolé, je n'avais pas pris conscience...

— Andy, je t'ai parlé d'elle ! s'exclame-t-elle, la tête penchée sur le côté. Je t'ai dit que nous avons besoin d'engager quelqu'un pour aider au ménage, à la cuisine et avec Cecelia. Je suis sûre de te l'avoir dit !

— Oui, d'accord, concède-t-il, le visage enfin détendu. Bienvenue, Millie. C'est sûr que nous avons bien besoin d'aide.

Andrew Winchester me tend sa main à serrer. Difficile de ne pas remarquer son incroyable beauté. Des yeux bruns perçants, une chevelure épaisse couleur acajou et une petite fossette très sexy au menton. Difficile aussi de ne pas remarquer qu'il est largement plus séduisant que sa femme, même tirée à quatre épingles comme elle l'est, ce qui me semble quelque peu étrange. Le gars est richissime, après tout. Il pourrait avoir toutes les femmes qu'il veut. Je le respecte de n'avoir pas choisi une top-modèle de vingt ans comme compagne de vie.

Je fourre mon nouveau téléphone dans la poche de mon jean et tends la main.

— Ravie de vous rencontrer, monsieur Winchester. Il me sourit chaleureusement.

— Je vous en prie. Appelez-moi Andrew.

Au moment où il prononce ces mots, quelque chose passe sur le visage de Nina Winchester. Elle pince les lèvres, plisse les yeux. Je ne sais pas exactement pourquoi. Elle m'a elle-même proposé de l'appeler par son prénom. Et ce n'est pas comme si Andrew Winchester me reluquait de la tête aux

pieds. Son regard reste respectueusement dans le mien et ne descend pas en dessous du cou. Même s'il n'y a pas grand-chose à voir – bien que je n'aie pas pris la peine de mettre mes fausses lunettes en écaille aujourd'hui, je porte un chemisier tout sauf sexy et un jean confortable pour mon premier jour de travail.

— Bref, intervient Nina, tu ne dois pas partir au bureau, Andy ?

— Si, si, fait-il, rajustant sa cravate grise. J'ai une réunion à 9 h 30 en ville. Je ferais mieux de me dépêcher.

Sur quoi, il dépose un long baiser sur les lèvres de sa femme et lui serre l'épaule. Pour autant que je puisse en juger, ces deux-là sont heureux en ménage. Et Andrew semble assez simple, pour un homme dont la valeur nette s'élève sans doute à huit chiffres. C'est mignon, la façon dont il lui envoie un baiser depuis la porte d'entrée. Oui, décidément, voici un homme qui aime sa femme.

— Votre mari a l'air gentil, dis-je à Nina, une fois la porte claquée.

La lueur sombre et suspicieuse se rallume dans ses yeux.

— Vous trouvez ?

— Eh bien, oui, je bégaie. Je veux dire, il a l'air... Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

Nina me regarde pensivement. Mais au lieu de répondre à ma question, elle demande :

— Qu'est-il arrivé à vos lunettes ?

— Quoi ?

Elle hausse un sourcil.

— Vous portiez une paire de lunettes à votre entretien, n'est-ce pas ?

Je me tortille, réticente à admettre que les lunettes étaient fausses, une simple tentative d'avoir l'air plus intelligente et sérieuse, et oui, moins attirante et moins menaçante.

— Oh... Je... euh, je porte mes lentilles.

— Ah bon ?

Je ne sais pas pourquoi j'ai menti. J'aurais dû me contenter de répondre que je n'avais pas besoin de lunettes non-stop. Au lieu de cela, j'ai maintenant doublé la mise en m'inventant des lentilles que je ne porte pas. Je sens Nina qui scrute mes pupilles, à la recherche des fameuses lentilles.

— Est-ce... est-ce que ça pose un problème ? je finis par demander.

Un muscle tressaute sous son œil droit. Un instant, j'ai peur qu'elle ne me renvoie. Mais ensuite son visage se détend.

— Bien sûr que non ! Je les trouvais trop mignonnes sur vous, ces lunettes. Très frappantes. Vous devriez les porter plus souvent.

— Oui. Bon... (J'attrape la poignée d'un de mes sacs d'une main tremblante.) Je vais peut-être monter mes affaires, histoire de me mettre au travail.

Nina tape dans ses mains.

— Excellente idée !

Une fois de plus, elle ne propose pas de prendre un de mes sacs et nous grimpons les deux volées de marches pour arriver au grenier. À la moitié du deuxième escalier, j'ai l'impression que mes bras sont sur le point de se décrocher, mais Nina n'a pas l'air de vouloir s'arrêter pour me laisser le temps de réajuster les sangles. Je suis soulagée lorsque je peux enfin les déposer sur le sol de ma nouvelle chambre. Nina tire sur le cordon pour allumer les

deux ampoules qui éclairent mon minuscule espace de vie.

— J'espère que ça vous ira. Je me suis dit que vous préféreriez jouir de l'intimité d'être ici, ainsi que de votre propre salle de bains.

Peut-être se sent-elle coupable que leur gigantesque chambre d'amis soit vide alors que je vais vivre dans une pièce à peine plus grande qu'un placard à balais. Mais ça me va. Tout ce qui est plus grand que la banquette arrière de ma voiture me fait l'effet d'un palais. J'ai hâte de dormir ici ce soir. Je suis tellement contente que c'en est obscène.

— C'est parfait, réponds-je en toute honnêteté.

En plus du lit, de la commode et de la bibliothèque, je remarque dans la chambre une autre chose que je n'avais pas vue la première fois. Un mini-frigo, d'environ trente centimètres de haut. Il est branché au mur et vrombit en cadence. Je m'accroupis et l'ouvre.

Le mini-frigo a deux petites étagères. Et sur celle du haut, trois minuscules bouteilles d'eau.

— Il est très important de bien s'hydrater, commente Nina, très sérieuse.

— Oui...

Voyant mon expression perplexe, elle sourit.

— Évidemment, c'est votre frigo et vous pouvez y mettre ce que vous voulez. J'ai juste eu l'idée de vous donner une longueur d'avance.

— Merci.

Ce n'est pas si étrange, au fond. Certaines personnes laissent des bonbons à la menthe sur l'oreiller. Nina laisse trois minuscules bouteilles d'eau.

— Enfin bref... (Nina s'essuie les mains sur ses cuisses, même si elles n'en ont pas besoin.) Je vais vous laisser déballer vos affaires et ensuite

commencer à nettoyer la maison. Je dois me préparer pour ma réunion de parents d'élèves de demain.

— De parents d'élèves ?

Elle me sourit.

— Oui. Je suis la vice-présidente de l'association des parents d'élèves.

— C'est merveilleux, je m'extasie, sachant que c'est ce qu'elle veut entendre. (Nina est très facile à satisfaire.) Je vais tout déballer rapidement et me mettre au travail.

— Merci beaucoup. (Ses doigts chauds et secs se posent brièvement sur mon bras nu.) Vous me sauvez la vie, Millie. Je suis tellement contente que vous soyez là.

Je pose ma main sur la poignée de la porte alors que Nina quitte ma chambre. Et c'est là que je le remarque. Ce qui m'a dérangé dans cette pièce depuis le moment où j'y suis entrée. Un sentiment de malaise m'envahit.

— Nina ?

— Hmm ?

— Pourquoi... (Je me racle la gorge.) Pourquoi la serrure de cette chambre est-elle à l'extérieur plutôt qu'à l'intérieur ?

Nina baisse les yeux sur la poignée de la porte, comme si elle remarquait ce détail pour la première fois.

— Oh ! Je suis vraiment désolée pour ça. Comme nous utilisons cette pièce comme cagibi, nous voulions qu'elle se ferme de l'extérieur, en toute logique. Et puis, ensuite je l'ai convertie en chambre à coucher pour les employés, et il faut croire que nous n'avons jamais changé la serrure de place.

Si quelqu'un le voulait, il pourrait facilement m'enfermer là-dedans. Et il n'y a qu'une seule

fenêtre, qui donne sur l'arrière de la maison. Cette pièce pourrait être un piège mortel.

Enfin, pourquoi quelqu'un voudrait-il m'enfermer ici ?

— Je peux avoir la clé de la chambre ? je demande.
Elle hausse les épaules.

— Je ne suis même pas sûre de savoir où elle se trouve.

— J'en voudrais un double.
Elle plisse ses yeux bleu clair.

— Pourquoi ? Vous avez l'intention de garder quelque chose de honteux dans votre chambre ?

Ma mâchoire se décroche.

— Je... Non, rien, mais...

Nina rejette sa tête en arrière et rit.

— Je plaisante. C'est votre chambre, Millie !
Si vous voulez une clé, je vous en donnerai une.
Promis.

J'ai parfois l'impression que cette femme a une double personnalité, tant ses passages du chaud au froid sont rapides. Elle prétend qu'elle plaisantait, mais je n'en suis pas si sûre. Bon, ça n'a pas d'importance. Je n'ai pas d'autre perspective et ce travail est une bénédiction. Je vais faire en sorte que ça fonctionne. Quoi qu'il arrive. Je vais faire en sorte que Nina Winchester m'aime.

Une fois qu'elle a quitté ma chambre, je ferme la porte derrière elle. J'aimerais la verrouiller, mais je ne peux pas. Évidemment.

En fermant la porte, je remarque des marques dans le bois. De longues et fines lignes qui courent sur la longueur de la porte à peu près au niveau de mon épaule. Je passe les doigts sur les entailles. Elles ressemblent presque à...

Remerciements

Je tiens à remercier Bookouture d'avoir donné sa chance à mon manuscrit et présenté mon travail à son public. Un merci tout spécial à mon éditrice, Ellen Gleeson, et à son impressionnante compréhension de mes livres ! Merci également à mes bêta-lectrices, Kate et Nelle. Merci à Zack pour ses excellents conseils. Et comme toujours, merci à mes incroyables lecteurs qui me soutiennent : je fais ça pour vous ! Enfin, merci à Val pour son regard d'aigle.



13929

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 4 septembre 2023*

Dépôt légal septembre 2023
EAN 9782290391174
OTP L21EPNN000584-594540

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion